

La Maison-Dieu, 202, 1995/2, 87-92

Sabine DE LAVERGNE

Renée MOINEAU

NOTE SUR L'IMAGE DANS LES LIVRES LITURGIQUES

L'IMAGE a envahi la vie quotidienne de nos sociétés. La catéchèse s'en est emparée à juste titre pour l'utiliser dans un but pédagogique. On peut cependant regretter certaines illustrations, plus ou moins heureuses parmi les nombreuses images que comportent les catéchismes. À leur sujet, il y aurait beaucoup à dire, car il est difficile aujourd'hui de résister aux tentations faciles de la demande commerciale, et de trouver des artistes capables d'œuvrer à contre-courant. Mais ce n'est pas notre propos, qui se limite ici au problème de l'image dans les livres liturgiques et paraliturgiques.

Les livres de célébration

Dès le III^e siècle après Jésus Christ, on trouve des lectionnaires, évangélistes et rituels avec des cycles illustratifs, afin de rendre gloire à Dieu et honorer l'Écriture avec un accompagnement d'images. Mais ce n'est qu'à partir du X^e siècle que l'iconographie se stabilise. Cette tradition historique s'est poursuivie depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui. Cependant, après le Concile

Vatican II, les livres purement liturgiques ne présentaient plus guère d'illustrations ni d'ornement, sauf certaines recherches dans le travail de la reliure. Une tendance à la sobriété et à l'économie s'est alors affirmée.

L'évangélaire d'une exceptionnelle qualité avec une reliure et une mise en page soignées, commandé récemment par l'Association épiscopale liturgique francophone, s'inscrit dans la tradition des livres liturgiques ornés d'images que l'on utilisait à l'autel pendant les grandes cérémonies présidées par l'évêque. Cependant, cette publication constitue un véritable événement car il se trouve qu'aucun évangélaire de luxe, illustré, n'avait été réalisé depuis deux siècles en France. Cette absence correspondait, pour une part, au souci de ne pas couper l'Évangile des autres lectures, mais le Concile Vatican II a demandé la restauration de l'Évangélaire à l'usage de l'évêque.

Celui qui vient d'être exécuté comprend vingt-sept lithographies et douze culs-de-lampe de Jean-Michel Alberola. Livre cérémoniel, mais agrémenté d'images d'objets simples, il évoque symboliquement pour tous des épisodes relatifs à la vie, la mort et la résurrection du Christ : la cruche de la Samaritaine, une feuille de figuier suggérant la parabole, le signe de la croix, le linceul plié de la mort vaincue...

On peut ici s'interroger sur l'iconographie des lectionnaires et des rituels qui exigent une recherche de qualité aussi essentielle. L'illustration est-elle ce qui convient le mieux à ces livres purement liturgiques que l'on voudrait particulièrement beaux et nobles ? Les thèmes essentiels ne pourraient-ils plutôt être seulement suggérés ? La reliure demande déjà que l'on soigne sa texture, sa solidité et aussi son graphisme qui pourrait exprimer par quelque signe, forme ou dessin, l'identification du contenu sur le plat du livre et réserver le dos seul du livre pour le titre. Le même soin apporté au format, au papier, à la typographie, peut-être même à l'ornement de certaines lettrines, témoignerait aussi de la révérence due aux livres de la Parole de Dieu. Peut-être une seule image en frontispice suffirait-elle ?

Les livres pour les fidèles

Mais le problème devient encore plus aigu lorsqu'il s'agit des missels destinés aux fidèles. Sans remonter trop loin, on peut se référer au missel que dom Lefebvre a inventé pendant la guerre 1914-1918, qu'il a complété dans l'entre-deux-guerres, et qui comportait des dessins « théologiques » de Cramer plutôt austères. Le dom Lefebvre nouveau, avec les commentaires en forme d'homélies, et sa traduction français-latin, constituait, au cours des années 1950-1960, une innovation, et marquait une évolution des fidèles en faveur de la liturgie. Ce fut une grande époque du missel, largement diffusé ; il était l'œuvre d'équipes de maîtres de l'édition, assistés de maquettistes, protes, correcteurs, relieurs, qui tenaient à faire du missel un bel objet. Mais ce missel tenait son succès de son caractère « missel-refuge » pendant les messes célébrées à une certaine distance, le dos à l'autel et récitées à voix basse.

Après Vatican II apparurent les lectionnaires et missels de Joseph Feder, avec une nouvelle traduction, et l'on procéda à l'unification des missels français. L'aventure de ce « nouveau missel des dimanches » commença à partir de 1969. Caractérisé par J. Feder de « missel-almanach », il comportait le cycle liturgique complet en trois ans, avec calendrier, anniversaires, conseils spirituels, thèmes d'année, etc. Mais il donna lieu à une bataille : il fallait faire un choix entre le prix et la qualité artistique. On essaya d'améliorer la typographie du livre de poche annuel et les illustrations furent introduites à partir de 1982-1983, à l'état de recherche, avec des hésitations sur le rôle des dessins. Joseph Feder écrivait en effet, en 1987 :

comme les enluminures de jadis et les enjolivures de tous les temps, les dessins ont pour première fonction de créer une ambiance, fût-elle non représentative, plutôt que de doubler le discours. L'avenir répondra ¹...

1. *Communautés et liturgies*, n° 2-5, 1987, t. 69, p. 285.

Aujourd'hui, le Missel des dimanches témoigne d'un choix délibéré pour une formule économique : papier quelconque, impression médiocre. Une image flatteuse figure sur la couverture, particulièrement appréciée par les milieux commerciaux peu soucieux de faire davantage appel à la prière qu'à une réclame de graine ou d'huile par exemple. Une vive réaction contre cette insuffisance a incité les responsables à améliorer pour l'an prochain la présentation de ce missel.

Le *Magnificat* a résolu son problème : vrai livre de prière par la qualité de son papier et de sa mise en page, il a choisi de ne montrer sur la couverture que des « reproductions d'œuvres d'art du passé » universellement reconnues.

Mais que dire alors de la brochure mensuelle *Prions en Église* qui relève davantage de la presse que du livre ? En papier journal, jetable, elle présente sur la couverture des images de types différents pour améliorer quelque peu son aspect ordinaire. Mais cela demande une recherche considérable afin de fournir des illustrations au moindre coût de reproduction ou de droit d'auteur.

Des critères possibles

À quoi correspond l'illustration dans ces différents missels modernes à l'usage des fidèles ? Pose-t-elle des difficultés différentes ? Quelle iconographie pourrait alors convenir le mieux à ce type de missel éphémère et interchangeable afin de suivre le calendrier liturgique ?

Trois types de considérations montrent la difficulté du choix : *économiques*, car elles tendent à privilégier un enfermement dans le passé, seule valeur déclarée sûre, qui évite la recherche coûteuse de dessinateurs, d'artistes contemporains de talent, mais risque d'encourager les tendances nostalgiques ; *esthétiques*, par le fait qu'une trop grande médiocrité agit comme un contre-exemple, surtout à l'égard de ceux qui sont à la frange de la pratique religieuse, et qu'à l'inverse une recherche excessive de création artistique et d'originalité peut conduire à la

dérive d'un esthétisme tout aussi éloigné du but poursuivi ; enfin et surtout considérations *théologiques*, dernier aspect sur lequel il convient d'insister. Il semble choquant et même, peut-on dire, à la limite de la profanation, de traîner au fond d'une poche, de salir avec les doigts, et pour finir de jeter à la poubelle une figure du Christ reproduite sur la couverture du missel, qu'il soit mensuel ou annuel, même s'il s'agit d'une œuvre d'art célèbre. Autrefois, on brûlait par respect ce que l'on élimine maintenant dans des sacs en plastique.

Le livre de l'Écriture Sainte, de la prière de l'Église, devrait être dans tous les cas un objet de respect et de vénération. Nous avons à ce sujet des leçons à recevoir tant des orthodoxes que des juifs, et de bien d'autres. Ne faut-il pas surtout bien distinguer le livre éphémère du livre permanent ?

Des choix judicieux permettraient de privilégier les images qui peuvent jouer un rôle pédagogique heureux et d'éviter autant que possible la fadeur ou l'insuffisance de certaines œuvres plus faibles, de caractère efféminé ou académique, même si leurs auteurs sont considérés comme prestigieux. Une image inadéquate peut avoir un effet contraire à celui qui est unanimement souhaité. Mais cette exigence requise demande du temps, de l'argent et une solide culture religieuse et artistique sans laquelle on ne pourra aborder l'art d'aujourd'hui avec confiance. Le problème est nouveau et demande que l'on s'y attarde.



Travailler l'iconographie, la présentation du livre, la maquette, la mise en page, devient plus indispensable encore qu'introduire des images sans discernement au risque d'aboutir à de mauvaises bandes dessinées ou à des essais déplorables de frontispices qui prétendraient imiter ceux du missel de dom Lefebvre. L'éveil d'intérêt pour les thèmes suggérés, la pédagogie du religieux,

l'influence de l'élément artistique ne doivent pas être négligés, mais demandent une bonne utilisation.

Même si des incidences économiques entrent en jeu, il est urgent de retrouver un sens de la *qualité de l'objet* proposé. Un peu plus de rigueur dans le choix d'images moins nombreuses et mieux adaptées serait souhaitable afin de maintenir dans l'esprit des fidèles le respect dû au livre de la Parole divine. On ne peut traiter celui-ci comme n'importe quel document : pensons-y.

Sabine DE LAVERGNE

Renée MOINEAU